

→ Ils s'appellent Louis Brès, Robert Maneval, Marcel Privat ou Paul Argaud. Raymond Depardon les connaît depuis quelques années ou quelques mois. Gagner leur confiance a été affaire de patience et de sincérité. « Vous partez de loin avec ces gens-là, de plus loin qu'avec un substitut ou avec un commissaire de police. Ils n'ont jamais été filmés mais ça ne les impressionne pas. Ils ne trichent pas avec la caméra. » Raymond Depardon a le souci permanent de ne pas les forcer, de ne pas tourner plus de deux jours d'affilée. Il est convaincu de tenir dans ses mains une matière fragile : « C'est paradoxal de ne pas vouloir établir trop vite des liens amicaux, mais je veux aller doucement. Ne devenons pas de faux amis. Ne grillons pas les étapes. J'ai encore deux films à faire ! » Peur de perdre la finesse de la timidité et le fil des regards qui s'appriivoisent. Volonté de restituer à travers les films les différents temps de la découverte réciproque. « Sur un vol Paris-New York, un Américain que vous n'avez jamais vu peut vous raconter en six heures toute sa vie. Quelle valeur ça a ? Les paysans se dévoilent avec lenteur. Pour eux, les mots ont de l'importance. C'est notre continent, notre passé qui se retrouvent dans ce rapport particulier et complexe qu'ils entretiennent avec le non-dit, le naturel, l'exhibition, la pudeur, la franchise. » Face à eux, le cinéaste Depardon « joue » lui aussi tout en retenue. Jusqu'alors, sa force et sa particularité étaient de laisser la pellicule s'imprimer bien après la fin de l'action. Là,



A voir, Profils paysans : L'Approche, mercredi 2 mai, 22.40, vendredi 4, 13.45, Canal+ ; Sortie au cinéma le 9 mai.

Raymond et Marcel Privat, aujourd'hui 76 et 81 ans, célibataires, retraités, éleveurs de vaches et de brebis sur la montagne du Bougès, dans les Cévennes.

il le reconnaît : « Je ne peux pas aller au bout. » Il arrête de tourner avant qu'on le lui demande ou avant d'en ressentir objectivement la nécessité.

« J'ai abordé ce sujet au bon moment, ajoute le cinéaste-photographe. Il y a vingt ou trente ans, j'aurais eu une démarche esthétique. J'aurais joué au cinéma, et là, fallait pas jouer au cinéma. » Par hantise du pittoresque, Raymond Depardon se fixe pour ce premier épisode des règles strictes (qu'il enfreint à de rares exceptions). Plutôt que de prendre la caméra à l'épaule, il opte pour le cadre fixe. « Du coup, ma justification d'opérateur n'existait plus. Il n'y avait aucune raison pour que je reste en position "de chasse". Avant, je n'aurais jamais osé lever l'œil du viseur », dit-il en mimant la posture. Là, avec son expérience et ses 58 ans, il accepte de ne plus se servir de la caméra comme d'un « bouclier », s'assoit à côté, la laisse tourner sans lui.

« Mais j'ai conservé le principe d'une caméra "observante", j'ai fait du Raymond Depardon. Sauf à la fin, où j'ai transgressé mon système en posant des questions à l'une des intervenantes. Cette exception préfigure en fait la suite où, sans faire du Mireille Dumas ni du Daniel Karlin, ma caméra sera plus "participante". » Avec L'Approche, Raymond Depardon, l'enfant de la ferme du Garet, s'est libéré de ses angoisses de trahison, a acquis la certitude qu'il pouvait montrer la vie à la campagne sans tomber dans la caricature. Dans Le Quotidien, il retrouvera de sa mobilité pour suivre les paysans

